La figure du père dans “Charles et Caroline” de Pigault-Lebrun: De l’imaginaire familial à l’imaginaire politique

Aimé Guedj

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/28512>

DOI : 10.4000/studifrancesi.28512

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2006

Pagination : 227-239

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Aimé Guedj, « La figure du père dans “Charles et Caroline” de Pigault-Lebrun: De l’imaginaire familial à l’imaginaire politique », *Studi Francesi* [En ligne], 149 | 2006, mis en ligne le 30 novembre 2015, consulté le 08 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/28512> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.28512>

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

La figure du père dans “Charles et Caroline” de Pigault-Lebrun: De l’imaginaire familial à l’imaginaire politique

Dans les *Mémoires de deux jeunes mariés*, Honoré de Balzac affirme qu’«en coupant la tête du roi, la République a coupé la tête à tous les pères de famille». Formule-choc, souvent citée, qui correspond à une partie de la vérité, mais une partie seulement; la réalité est plus complexe. Certes à la fin du XVIII^{ème} siècle, la philosophie des Lumières a ébranlé les deux fondements de l’institution du Père en Occident: l’un de caractère juridique, l’autre de caractère religieux. On est père comme on est roi, de droit divin; l’autorité paternelle est sacrée. Le Père d’Ancien Régime est le garant de l’ordre public et le soutien de la société, la pierre angulaire de tout un édifice; voilà ce que la Révolution remet en cause effectivement. C’est ainsi que Cambacérès, dans son discours sur le premier projet de Code Civil de la Convention, déclare: «La voix impérieuse de la raison s’est fait entendre, elle a dit: il n’y a plus de puissance paternelle». Et en effet toute une série de mesures législatives – baisse de l’âge de la majorité légale de 30 à 21 ans, reconnaissance des «bâtards», suppression du droit d’exhérédation, etc... – ôtent aux pères l’essentiel de leurs pouvoirs. Mais c’est oublier la réaction thermidorienne et le Code Civil napoléonien qui s’efforcent de rendre aux pères leur lustre et leur autorité, même si cette autorité péniblement restaurée demeure désormais problématique.

C’est dans ce contexte qu’il faut étudier *Charles et Caroline*¹. Certes sur le thème de l’infraction à l’autorité en période révolutionnaire il y avait d’autres oeuvres apparemment plus significatives, comme le *Charles IX* de Marie-Joseph Chénier, joué par Talma dans l’enthousiasme populaire, dont l’impact fut tel en 1789 que Danton prédit: «Si Figaro a tué la noblesse, Charles IX tuera la royauté»². Ou, plus radical encore, *Le Jugement dernier des rois*, de Pierre-Sylvain Maréchal, dont le succès fut énorme en 1793-94. Face à ces événements historiques et littéraires de grande ampleur, *Charles et Caroline* fait pâle figure. Mais Marvin Carlson sous-estime manifestement cette pièce – jouée en 1790 et reprise en 1793 – lorsqu’il déclare qu’elle «eut quelque succès en dépit de sa platitude»³. En vérité ce qui en fait l’originalité et l’intérêt c’est son caractère autobiographique et la distorsion politiquement significative que Pigault-Lebrun fait subir à l’amère réalité des faits qu’il a vécus.

Comme Mirabeau, comme Voltaire, il eut à souffrir d’un père d’Ancien Régime décidé à user de tous les pouvoirs que lui conférait la loi pour imposer à son fils ses volontés, ou le sanctionner quand il s’insurgeait contre elles. Son histoire est typique du conflit des générations à la fin du XVIII^{ème} siècle. Disciple enthousiaste de Voltaire et de Rousseau, Pigault-Lebrun se heurte à un père «brave et respectable gentilhomme bourgeois [...] mais entiché de tous les préjugés de son temps; repoussant sans examen toutes les idées nouvelles, et damnant sans pitié tous les novateurs»⁴.

(1) Toutes les citations de Pigault-Lebrun renvoient à l’édition de ses *Œuvres Complètes* chez Paris, J.-N. Barba, Libraire, 1823. J’indiquerai à chaque citation le volume et la page. *Charles et Caroline* figure dans le tome IX, pp. 367-476.

(2) Cité par M. CARLSON, *Le Théâtre de la Révolution française*, Paris, Gallimard (NRF), 1966, p. 43.

(3) *Ibid.*, p. 213.

(4) Voir *Vie et Aventures de Pigault-Lebrun*, J.-N. B... Paris, Gustave Barba, Libraire, 1836.

Expédié en Angleterre chez un riche négociant de la City, Pigault-Lebrun séduit sa fille, s'enfuit avec elle. Elle meurt dans un naufrage. Il revient en France, à Calais. Colère du père qui explique cette malheureuse aventure par l'«athéisme moral que vous décorez du nom de philosophie». Il fait mettre son fils en prison par lettre de cachet. Pigault-Lebrun reste enfermé deux ans. Son père lui fait grâce et le fait entrer dans la Gendarmerie d'élite qu'on appelait alors Petite Maison du Roi. Corps privilégié où on ne recevait que des fils de riches bourgeois disposant d'au moins 600 000 livres de rentes. A 23 ans, il tombe amoureux d'Eugénie Salens. Un parti convenable auquel son père s'oppose car, fille d'un négociant ruiné, elle est sans dot. Pigault enlève Eugénie, s'enfuit, est arrêté et conduit en prison par une nouvelle lettre de cachet du père. Il tente de s'enfuir, est repris et reste enfermé plus de deux ans. Il finit par s'échapper grâce à Rosette, la fille du concierge de la prison. Il rejoint Eugénie après toute une série d'aventures picaresques dont on retrouve l'écho dans *L'Enfant du Carnaval*. Son père offre une réconciliation s'il renonce à Eugénie. Il feint d'accepter et court la rejoindre. Il écrit à son père pour obtenir son pardon et son consentement au mariage. C'est le maire de Calais, le Président Béhague, qui lui répond: le fils Pigault est mort depuis deux ans! Il se présente devant Béhague qui le traite d'imposteur, refuse de lui rendre justice. Pigault adresse alors une requête au Parlement de Paris. Son père fait appel à un ami bien en cour, le comte de Préval, qui cherche à séduire Eugénie. Altercation, nouvelle lettre de cachet. Mais on est en 1789 et cette lettre reste sans effet. Le comte de Préval s'enfuit en Angleterre, le père de Pigault-Lebrun retourne à Calais et... Pigault-Lebrun perd son procès; il doit même en payer les frais.

Voici la matière autobiographique de *Charles et Caroline*, et voici la conclusion de la préface que Pigault lui donne pour la publication: «L'Ecuyer, procureur au Parlement, avait barbouillé du papier, pendant six mois, pour prouver à la cour que Charles était bien et dûment mort. Cependant, comme il connaissait le défunt et son domicile, il lui fit signifier l'arrêt de la chambre, avec invitation de l'aller payer sans délai, à peine d'y être contraint par corps. Charles, tout mort qu'il était, fut en personne payer le procureur, afin de ne plus entendre parler de tous les coquins à qui il avait eu affaire dans ce malheureux procès. Voilà comment on rendait la justice en 1789» (p. 372).

Après une telle préface, on pourrait s'attendre à un texte vengeur, une dénonciation en règle de la Justice et de la tyrannie parentale. Il n'en est rien. La pièce surprend par son entreprise systématique d'édulcoration, pour ne pas dire d'affadissement du drame vécu par le fils, comme s'il voulait préserver envers et contre tout l'image du Père. Certes, comme il l'écrit dans sa préface, «les principaux incidents sont conformes à la vérité [...] Charles, sa femme, son père, son frère, le juge inique qui l'assassina juridiquement en 1787, tous ces personnages sont existants, et plusieurs sont jeunes encore» (p. 369), mais la façon dont il distribue et combine personnages et incidents modifie singulièrement la vérité dont il se réclame.

L'intrigue, fort simple, rappelle donc sa propre histoire. Charles a séduit, engrossé et épousé Caroline dans un pays étranger. A bout de ressources, il revient avec elle et son enfant en France, à Paris, dans l'espoir d'obtenir l'aide de ses relations, de sa famille et peut-être le pardon de son père. Mais toutes les portes se ferment devant lui car son père, le Comte de Verneuil, sollicite la cassation de son mariage. Première entorse à la vérité, petite mais significative, le père est un aristocrate, non un simple bourgeois. La bourgeoisie n'est donc pas en cause et la mésalliance est redoublée, la faute aggravée, puisque la femme de Charles est à la fois sans fortune et sans naissance.

Caroline reconnaît que si la "nature" approuve son mariage, la "loi" le condamne. Se marier en effet sans le consentement du père et sans l'approbation familiale est considéré comme une forme d'inconduite très grave, justifiant l'exhédération et l'internement (Cfr. les ordonnances royales constamment réitérées entre 1639 et 1716). Le père occupe donc une position forte que personne, pas même son fils, ne songe à lui contester. Il a la loi pour lui et, comme le déclare Verneuil fils, le frère de Charles, on ne peut rien contre la loi que des «juges intègres» se chargeront – qu'ils l'approuvent ou non – d'exécuter. Et puis le Comte de Verneuil se sent investi d'une lourde responsabilité. Ce ne sont pas seulement ses intérêts qu'il défend, mais des valeurs respectables et légitimes: «je suis comptable de ma conduite à tous les pères de famille, à tous les amis de l'ordre, qui, dans ce moment, ont les yeux fixés sur moi» (p. 422). Les mérites d'une femme peuvent expliquer l'amour qu'on lui porte, mais ne justifient pas une mésalliance: «si toutes les femmes, pourvues de quelques attraits, s'en faisaient des titres pour prétendre aux plus hauts partis, qu'en arriverait-il? La ruine des familles, le renversement de l'ordre, le mépris de l'autorité paternelle, et plus tard les regrets, la honte et la douleur. Oui, un mariage disproportionné est un attentat contre la société, et elle a dû armer les lois contre les séductions d'un sexe, et les folles passions de l'autre» (p. 424).

Cela dit, le Comte de Verneuil est assez lucide et généreux pour comprendre les raisons de son fils et apprécier même qu'il lui résiste: «Cette résistance prouve son honnêteté. S'il était capable d'abandonner sans effort une femme intéressante, d'oublier un enfant qui doit lui être cher, oui, je le sens, je le mépriserais, et ce serait pour moi le dernier des malheurs» (p. 428). Caroline a péché par inexpérience, Charles, égaré par une passion plus forte que sa volonté. Mais il ne peut abandonner sa femme et son enfant: c'est une question d'honneur, de conscience, d'humanité (La situation rappelle celle de La Bédoyère, et le commentaire de Rousseau sur cette affaire qui fit quelque bruit en son temps)⁵. Le Comte de Verneuil en a conscience, d'où son embarras: «Mais, si sa conduite est louable, la mienne m'est dictée par des devoirs dont je ne peux m'écarter. La distance des conditions n'est pas une chimère; la différence des fortunes n'est pas une illusion. Mon fils veut sacrifier ces avantages; je dois m'y opposer, je le dois, et je le veux» (*ibid*). Les positions s'équilibrent, ainsi que les valeurs des parties en présence, aussi légitimes sinon aussi légales l'une que l'autre.

La situation semble donc sans issue mais, en 1789, les principes dont se réclame le père n'ont pas la même valeur que par le passé, ni la même légitimité. D'où la fonction symbolique des personnages qui interviennent, moins pour fléchir celui qui paradoxalement redoute qu'on lui cède que pour le convertir aux valeurs nouvelles qui lui permettraient de se réconcilier avec son fils sans trahir son devoir, et de sortir de cette impasse en tout bien tout honneur. Au deuxième acte, l'offensive des personnages «positifs» se prépare; au troisième acte, le comte de Verneuil subit les assauts successifs du fils modèle, le seul jugé digne de porter son nom, auquel il résiste assez bien (encore que le monologue qui suit montre à quel point il est ébranlé); de Bazile,

(5) La Bédoyère ayant épousé une jeune actrice, son père avait réussi à faire casser ce mariage le 18 juillet 1745. Pour J.-J. Rousseau «la loi des préjugés, l'honneur même, pouvoient déterminer le père à s'opposer de toute sa force au mariage de son fils mais le mariage une fois fait et consommé, le fils, en abandonnant sa femme, en dégradant les enfants de leur légitime état, devenoit un mal-

honnête homme; et le père qui répudioit son fils pour n'avoir pas indignement violé sa foi, étoit un indigne père» *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard («Bibliothèque de la Pléiade»), 1964, tome II, p. 1451. Cet argumentaire inspire manifestement l'échange entre le père et le fils dans *Charles et Caroline*. Pigault-Lebrun était un fidèle lecteur de Rousseau.

le brave commissionnaire, qu'il méprise tout d'abord parce qu'il est trop «peuple», mais dont il reconnaît ensuite la noblesse d'âme; de Charles à qui il avoue sa faiblesse et qu'il supplie de se rendre car il n'est plus en mesure de rien lui ordonner. La réaction maladroite de son fils suscite sa colère. On est au bord de la rupture; Verneuil menace Charles de cette «malédiction paternelle» dont Greuze, Diderot et Rétif ont répandu l'usage, quand Caroline se présente, non pour défendre sa cause, mais pour s'offrir en sacrifice sur l'autel de la réconciliation familiale. Sacrifice inacceptable qui produit l'effet attendu: Verneuil ému, séduit, est sur le point de céder. Le peut-il? L'expression de son désarroi («Cruelle incertitude», «Quelle pénible situation») a quelque chose d'involontairement comique. En l'occurrence, il fait moins preuve de sensibilité que de faiblesse. Ce qui permet à son mauvais génie, le Comte de Préval (dont le nom n'a pas été modifié dans la fiction!), de retourner la situation. D'où le rebondissement du quatrième acte qui relance l'action, une action violente au cours de laquelle la noirceur de Préval se dévoile et les principes dont il se fait le champion apparaissent pour ce qu'ils sont, les alibis «d'une âme rétrécie et abjecte». La pièce se construit sur un double mouvement antagonique et complémentaire de promotion des valeurs démocratiques nouvelles et de démythification des valeurs aristocratiques surannées; elle esquisse une autre figure du Père, l'investit d'un autre imaginaire familial et politique, propose une issue heureuse au conflit des générations.

I - La promotion des valeurs nouvelles.

Verneuil fils se veut d'abord neutre dans le conflit qui oppose Charles à son père: «Je me garderai bien de prononcer entre mon père et vous». Il n'approuve ni ne condamne la conduite de son frère, mais lui conseille de temporiser, de feindre même de se soumettre, ce que Charles, sûr de son bon droit, refuse avec indignation. Il n'a pas de peine d'ailleurs à convaincre son frère qui, «subjugué» par ses arguments, vaincu ensuite par l'ascendant de la beauté et l'éloquence de Caroline, «un langage intéressant auquel on ne peut résister», s'engage à transmettre la bonne parole à un père qu'il sait inflexible, mais qui, peut-être, «ne sera pas sourd à la voix de la raison». Caroline se félicite de cette conversion de Verneuil fils, inattendue mais prévisible à la réflexion: «Vous êtes, – lui dit-elle, – le frère de Charles, le même sang circule dans vos veines, les mêmes principes doivent vous animer».

Deux manipulations idéologiques président à cette conversion. Tout d'abord l'inversion du couple «raison/préjugé». Désormais suivre son inclination, se fier à son cœur, c'est obéir à la voix de la raison, s'y opposer relève du préjugé. La position de principe du père s'en trouve immédiatement dévalorisée, ce qu'il reconnaît d'ailleurs, tardivement («Je ne consulterai plus que mon cœur, lui seul sera mon guide»). Ensuite et surtout, Caroline récupère au profit des enfants des Lumières l'idéologie lignagère: c'est le sang qui transmet la vertu hier aristocratique, aujourd'hui démocratique, et aujourd'hui comme hier «bon sang ne saurait mentir»!

Bazile a pour mission d'opposer la nature et le peuple aux préjugés aristocratiques. Deux notions conjuguées qui fondent l'universalité de toutes les valeurs individuelles et collectives. On s'écarte de la vérité quand on s'éloigne de la nature: «Laissez-là vos orgueilleuses fariboles, morgué! soyez père: nature va t'avant tout» (p. 429). On s'écarte de l'humaine condition quand on s'éloigne du peuple et qu'on accorde au rang et à la fortune plus d'importance qu'ils ne méritent: «Vous êtes nob', vous êtes riche, c'est ben fait à vous; mais tout ça n'm'embarlificote pas, je vous en avertis. Au bout d'tout, vous n'êtes qu'un homme, j'en suis un autre, et entre hommes

on peut s’en parler» (p. 430). Bazile ne doute pas que les Verneuil soient d’une nature bonne et sensible; cela se lit sur leur visage qui, comme le sang, ne saurait mentir. Charles a «un certain air» qui inspire confiance, quant à son frère, «j’étais sûr, rien qu’à le voir, que ce monsieur-là était honnête et loyal»; de même le comte de Verneuil a «un air de bonté» qui rassure Bazile sur ses intentions: «vot’cœur ne donnera pas un démenti à vot’physionomie». C’est en vain qu’il se montre inflexible, il faut que la nature l’emporte à la fin sur toute autre considération: «Vous avez trop compté sur vos forces: en faudrait de surnaturelles pour résister à un enfant repentant et soumis».

Face au fils qui fait acte d’allégeance (une allégeance plus formelle et verbale que réelle cependant: «Ordonnez, ordonnez. Je suis prêt à vous sacrifier tout», tout, excepté «la nature et l’honneur», c.a.d. excepté son mariage (qui est le seul objet du conflit!)), le père n’ordonne pas, mais supplie. Scène de chantage affectif à laquelle il est difficile de résister. Charles est accablé de remords: «Malheureux! qu’ai-je fait? J’ai porté la mort dans le sein de mon père. Mon père, pardonnez-moi» Mais si le fils se montre «soumis et repentant», le père qu’il est devenu tient ferme. On peut juger son argumentation spécieuse, elle fait néanmoins sa force: «Vous m’ordonnez d’être enfant soumis, et vous me défendez d’être père! Il faut admettre tous les devoirs du sang ou les rejeter tous également» (p. 435). Partagé par son double statut, Charles s’oublie et s’emporte, accusant implicitement son père de préjugés et de tyrannie. Celui-ci menace à son tour: «Ne crains-tu pas, fils ingrat et dénaturé, que la malédiction du ciel, cette malédiction que tu as pu invoquer, ne soit précédée de la mienne?» (p. 436). La malédiction paternelle, lieu commun culturel du siècle des Lumières (Cfr. Prévost, Diderot, Greuze, Rétif, etc.) témoigne, selon Jean-Claude Bonnet⁶, d’un «surinvestissement de l’image paternelle dans tous les domaines (social, philosophique, politique, symbolique, esthétique)». En fait, ici aucune malédiction ne sera prononcée, d’abord parce que le père est indigné moins par la désobéissance du fils que par les injustes accusations dont il fait l’objet, ensuite parce que cette malédiction ferait leur malheur à tous deux. C’est que, comme le remarque J.-C. Bonnet, «l’ancienne relation de pouvoir» qui caractérisait les pères d’Ancien Régime «est remplacée par un contrat moral qui règle les liens de famille: à la tendresse des parents doit répondre la piété filiale». L’un ne va pas sans l’autre. Cela vaut d’ailleurs pour toutes les relations hiérarchiques, qu’elles soient familiales, sociales ou politiques. Ainsi Caroline, que La Fleur cherche à intimider en faisant valoir l’autorité de son maître, le comte de Préval, réplique tranquillement: «Un grand seigneur a droit à nos respects, s’il s’est rendu respectable, et rien au-delà» (p. 382).

Il reste que, sous le coup de la colère, Verneuil est sur le point de rompre avec son fils quand intervient Caroline, l’objet involontaire du conflit. «Victime innocente», elle annonce qu’elle se sacrifie à la paix des familles: «Loin d’armer le père contre le fils, je m’immolerais pour les réunir», et elle se dit décidée à accomplir jusqu’au bout son «horrible devoir» en renonçant à sa réputation, comme elle a renoncé à ses parents et à sa patrie, tout cela par amour pour Charles et par égard pour le père à qui elle déclare «Voilà le dernier de mes sacrifices, monsieur; la mesure de l’infortune est comblée» (p. 438). Verneuil ne rejette pas ce sacrifice supposé (encore faudrait-il que Charles l’accepte et sur ce point Caroline n’a pas lieu de s’inquiéter). Il offre en compensation, ou plutôt en «récompense» (goujaterie inconsciente de l’homme de bien!) de veiller à son bien-être et de se charger de son enfant, ce qu’elle refuse

(6) *Histoire des Pères et de la Paternité*, sous la direction de Jean Delumeau et Daniel Roche, Paris, Larousse, 1990.

avec dignité. Elle accompagne son refus de l'évocation de la vie «méritante» qu'elle entend mener: «seule, ignorée et pauvre, mais courageuse et patiente, je ne devrai rien qu'à mon travail. J'élèverai mon enfant dans cette heureuse obscurité, où l'on cultive encore les vertus de la nature. Elle apprendra de moi à souffrir sans se plaindre, à pardonner à ses oppresseurs; et, si je suis condamnée à pleurer sa naissance, je vivrai pour réparer ma faute, et je mourrai sans remords» (pp. 439-440). Nous sommes en plein mélodrame. C'est *la vertu qui se donne à voir* avec une emphase et un pathos à la... Greuze⁷. Verneuil fils avait déjà été bouleversé et converti par ce spectacle, au point de renoncer à raisonner: «Les sentiments que vous m'inspirez, madame, ne permettent pas à l'âme qui les éprouve d'en calculer la légitimité». Et lui qui se voulait neutre, cédant au charme qui l'entraîne, entend se faire le plus ardent défenseur de la vertu opprimée: «Je vais trouver mon père, et faire passer dans son âme ce tendre intérêt, cette douce émotion dont vous m'avez pénétré, et qui vous feront toujours des amis de tous ceux qui pourront vous voir et vous entendre» (pp. 407-408). Et en effet, il plaide, non sans maladresse et avec la chaleur d'un néophyte, «la cause de la vertu». Sans grand succès apparemment, peut-être parce qu'il faut que la vertu même se fasse entendre et se donne à voir. La prestation de Caroline est éblouissante. Verneuil père rend progressivement les armes: «Que sa douleur est touchante! Pourquoi faut-il...»; «Je commence à vous connaître et à vous apprécier. Votre délicatesse ne sera pas sans récompense [...]»; «[...] cette femme est étonnante. Oui, je l'avoue, à la place de cet infortuné, je ne me conduirais pas autrement... Cependant puis-je céder?». Mais cet aveu il ne le fait qu'à lui-même; un reste de sagesse ou de prudence le retient. Face au comte de Préval railleur et sceptique, il se défend d'être crédule. Il admire «une façon de penser si délicate, une noble fierté qui lui sied si bien», «une force, une explosion de sentiment, dont l'art ne saurait approcher». Mais tout reste de part et d'autre intentionnel: Verneuil était sur le point de maudire son fils, il est maintenant sur le point de tout lui accorder, car la femme qu'il a eu de bonnes raisons de choisir est sur le point de «s'immoler». Le drame sentimental reste dans le domaine du virtuel. Il n'y a pas de passage à l'acte, mais un jeu d'ombre et de lumière où la Vertu, révélée, subjugue les coeurs et convertit les âmes par contagion.

II - Le père entre deux mondes.

Alors que Verneuil s'interroge, Préval intervient pour le rappeler au principe de réalité. La confrontation entre les valeurs anciennes et nouvelles, entre la génération des enfants et celle des pères est spectaculaire. D'un côté le monde de l'innocence et de la vertu, de l'autre le monde de la corruption et du vice; d'un côté le monde de la transparence et de la vérité, de l'autre le monde de la duplicité et du mensonge. Dans l'un on se sert d'un langage simple, direct, univoque pour dire ce que l'on sait, ce que l'on pense, ce que l'on sent (d'où la naïveté de Bazile qui se laisse prendre aux paroles captieuses de La Fleur et de Préval). Dans l'autre, un langage qui édulcore ou masque la réalité, une discours à double entente qu'il faut savoir décoder, comme celui que tient Préval à Caroline ou, d'une façon plus subtile, à Verneuil, ce provincial

(7) Pigault-Lebrun adore ces scènes pathétiques. Il en parseme ses romans comme ses pièces de théâtre (Cfr. *Une Macédoine*, *L'Egoïsme*, *Angélique et Jeanneton*, *La Famille Luceval*, etc.). Il est persuadé que «Les gens fortunés ont besoin de ces scènes d'affliction qui les ramènent au sentiment de leur

faiblesse, et du vide des plaisirs. C'est alors que, se reployant sur soi-même, on se compare aux êtres souffrants dont on est environné; qu'on sent que pour mourir en paix, il faut faire un digne emploi de sa vie» (*La Famille Luceval*, XII, p. 287).

qui n'est pas initié aux usages de la Cour. Un langage poli, raffiné qui peut se faire à l'occasion cynique et brutal. D'un côté, un monde sans conflit où chacun est solidaire par delà les distinctions de classes – Bazile, simple commissionnaire, secourt Charles sans ressources et lui permet de faire vivre sa famille; Verneuil fils, qui occupe auprès du père la place et le nom qui revenaient à Charles, vient en aide à son frère au mépris de ses intérêts; Charles enfin abandonne allègrement son nom et son héritage par amour pour Caroline –. De l'autre, un monde égoïste et dur où les grands exploitent les petits, abusant de leur fortune et de leurs privilèges. D'où le mépris de Charles pour «un métal funeste qui tient lieu de tout à ceux qui le possèdent, et auquel ils pensent que rien ne peut résister» (p. 393). Et, en effet, Préval commet l'erreur de croire qu'il viendra facilement à bout de la résistance de Caroline qu'il sait pauvre et sans appui. De même, ce libertin ne peut croire à la force et à la sincérité de ses sentiments. Caroline le déplore: «Tant pis pour celles qui vous ont autorisé à douter des vertus les plus simples». Il se persuade malgré tout que la fidélité dont elle fait preuve n'est pas naturelle, c'est nécessairement une leçon apprise, une mise en garde du mari: «La belle Caroline a la mémoire. Tantôt elle ne parlait pas ainsi». Ces deux mondes ne peuvent donc se comprendre; ils risquent bientôt de s'affronter. Il faut coudoyer le peuple, comme Charles est conduit à le faire, pour en avoir conscience: «Caché dans la foule, je vois, j'observe, et j'entends. Les grands éblouissent le peuple; cependant le peuple juge les grands» (p. 393).

Attaché à ses valeurs anciennes, séduit malgré lui par les valeurs nouvelles dont ses fils se sont faits les champions, Verneuil hésite entre ces deux mondes. Il suppliait Charles de ne pas abuser de son état pour le contraindre «à une démarche que je rétracterais dès que je serais rendu à moi-même» (p. 435). Il est encore plus troublé et perdu après la scène avec Caroline. C'est dans ce contexte que se produit un double rebondissement. Dans un premier temps, Verneuil se laisse convaincre par Préval de rester fidèle à son devoir et ses valeurs. Comment ne serait-il pas impressionné par les prestiges d'un grand aristocrate, un homme de la ville, bien en Cour, et qui daigne lui accorder sa protection. Dans un second temps, et dans des circonstances particulièrement dramatiques, Verneuil découvre la fausseté des valeurs auxquelles il était attaché par tradition, et qui ne se soutiennent plus désormais que par le mensonge, la violence et le mépris des lois.

Pigault fait ce qu'il peut pour préserver l'image du père, pour des raisons qui ne relèvent pas seulement de la piété filiale mais, en 1789, de son sens des responsabilités politiques. Le père est bon naturellement; les fautes qu'il commet ne sauraient lui être imputées. Il faut qu'il soit mal conseillé.

Préval s'efforce d'abord d'établir une certaine complicité de «frasques» entre lui et Verneuil. Il est connu que les nobles sont tous un peu libertins et qu'ils s'en flattent comme d'une pécadille. Charles marié? «Plaisant mariage! Combien, vous et moi, en avons-nous contracté de semblables» La faute est vénielle, il n'y a pas lieu de dramatiser, ni de prendre au sérieux ce qui ne peut être qu'un caprice: «On aura joué la douleur, la probité; on aura hasardé quelques larmes, auxquelles vous aurez répondu par les vôtres, et au lieu d'user de votre autorité, vous aurez peut-être donné les mains...». Verneuil se défend d'être «aussi facile», mais Préval a frappé juste: c'est bien ainsi que les choses se sont passées, même si ce n'est pas ainsi qu'elles ont été vécues et Préval, en l'occurrence, fait moins preuve de perspicacité que de cynisme. Il n'empêche, le doute subsiste: Verneuil a-t-il été dupe de ses sentiments? D'autant que Verneuil partage le point de vue général sur les mariages d'inclination. Préval n'a pas besoin de le convaincre que «ces sortes de mariages ne sont jamais heureux», il a peine à croire que celui de son fils fasse exception à la règle, et qu'il ne sacrifie pas

en effet son rang et sa fortune à des chimères. «Vos principes sont les miens» reconnaît-il. Préval flatte ensuite l'ambition paternelle de Verneuil. On a promis à Charles un régiment; il ne tient qu'à lui de tirer parti de la faveur du prince (A. Dumas développera ce thème dans *Balsamo*). Ce mariage va tout gâcher! En dérogeant, Charles compromet non seulement sa carrière, mais l'honneur et l'avenir de sa maison. On ne peut le laisser faire! Préval enfin flatte son amour-propre. On le blâme, on le plaint, plus souvent on se moque à la Cour du «ridicule dont il charge [sa] conduite». Autant de raisons qui confortent Verneuil dans l'action qu'il a engagée pour casser le mariage de son fils et que, par faiblesse, il hésitait à poursuivre.

Mais le caractère légal de cette action ne convient pas à Préval, qui en montre les limites et les insuffisances. Une action en justice, nécessairement lente, laissera à Charles tout loisir de se dérober aux poursuites et de se mettre à l'abri avec sa famille à l'étranger. Et puis, même si le mariage est annulé, rien n'empêche Charles, devenu majeur, de se remarier, légalement cette fois-ci, avec Caroline sans que son père puisse s'y opposer. Certes, privé de ressources, déshérité, il sera ravalé «dans la dernière classe du peuple», réduit à vendre «son temps et son travail à quiconque veut les payer, exposé aux outrages de l'opulence», etc. (p. 423). Mais cette situation que le père juge dégradante, n'effraie pas le fils. Les temps ont bien changé. Depuis *l'Emile*, on assiste à une revalorisation du travail, fût-il manuel. Comme Bazile l'affirme fièrement, «tout métier qui nourrit son maître, et qui ne coûte rien à la conscience, est un métier qu'on peut faire et avouer sans honte» (p. 373). Pour Charles, qui s'est mis à l'école du peuple sous la tutelle de Bazile, le travail n'a donc rien d'infamant, au contraire: il lui procure une dignité nouvelle et même le bonheur. Un bonheur qu'ignore «l'homme indolent, mort aux vraies jouissances et aux tendres émotions de la nature» (p. 401).

Aussi bien, si Verneuil veut malgré tout imposer sa volonté, il doit en passer par les moyens violents que lui suggère Préval, à savoir arracher son fils à sa famille et l'enfermer sans autre forme de procès. Préval dispose pour cela de lettres de cachet en blanc. Leur utilisation est parfaitement illégale, car si l'ordonnance du 15 juillet 1763 l'autorise effectivement, pour mettre au pas «les jeunes gens de famille tombés dans les cas de dérangement de conduite capable d'exposer l'honneur et la tranquillité de leur famille», c'est à condition que l'enfant rebelle ait moins de 25 ans et que le lieutenant de police, après enquête, donne son accord. Ce qui ne va pas de soi. Nombre de demandes d'internement sont rejetées par l'autorité royale consciente que le secret et la rapidité du procédé peut donner lieu à tous les abus. Cette première infraction à la loi en entraîne une autre, beaucoup plus grave. Il faut, après avoir emprisonné Charles, éloigner Caroline, la priver de son enfant, pour que, seule, sans ressources et sans appui, elle renonce à son mari. Opération cruelle mais que Préval, dans son arrogance et son mépris des petites gens, croit facile: «sa misère est un sûr garant de sa docilité». Il faut enfin décourager les recherches que Charles, rendu à la liberté, pourrait entreprendre, en lui faisant croire que sa femme et sa fille sont mortes. Ce qu'un juge complaisant pourrait certifier officiellement. Stupeur de Verneuil père, qui réagit avec la naïveté d'un provincial (la noblesse de province est supposée moins corrompue que celle de la Cour de Versailles): «Un magistrat, prononcer contre la vérité, contre sa conscience!». A quoi Préval répond: «Celui-là le fera sans difficulté». Au reste, qui veut la fin doit s'en donner les moyens; la défense des valeurs aristocratiques dont Verneuil se réclame, (non sans quelques réticences désormais), justifie le recours à l'arbitraire et à la violence. La position du fils se veut légitime quoiqu'illégale, celle du père s'affranchit de la loi – dont il est sur le plan familial l'incarnation et le symbole – au nom de ce qu'il croit être son bon droit. Agissant ainsi, il se discrédite, sape

son autorité. La situation est inversée: le père, qui demandait compte au fils de son impardonnable conduite, doit maintenant réclamer son indulgence. Certes Pigault s'efforce d'atténuer sa culpabilité en attribuant à Préval la responsabilité du complot. D'autre part, l'acte de décès officiel concernant la mère et la fille, on évite au père de renier son fils en prononçant sa mort civile. Enfin et surtout, le complot échoue. Même si, en ce qui concerne Préval, l'intention vaut l'acte, l'attentat consommé reste sans conséquence véritable. Charles échappe à la prison, Caroline à la déportation, le père se reprend et se repent, la crise se dénoue, les méchants sont confondus, et la famille célèbre son union retrouvée dans un monde réconcilié.

III - D'un monde à l'autre: Une transition pacifique?

Il a été question d'un prédateur à «l'âme rétrécie et abjecte», dernier avatar du «grand seigneur méchant homme», représentant typique d'une classe en déclin; d'un juge corrompu, «mais il en faut», de lettres de cachet, symboles de l'arbitraire gouvernemental, de forces de l'ordre conscientes de l'illégalité des ordres qu'on leur donne mais qui s'exécutent car il y va de leur liberté et de leur gagne-pain; mais on nous a montré aussi un peuple qui ne s'en laisse plus compter, une nouvelle génération de fils qui entend défendre sa dignité et ses valeurs face au conservatisme des pères. Un changement de régime se prépare. Sera-t-il pacifique?

On pourrait en douter, d'autant que la violence vient du pouvoir en place. Décrété de prise de corps, Charles hésite d'abord à se défendre malgré sa «haine du despotisme» et «l'horreur que doivent inspirer ses suppôts». Il se révolte ensuite contre ce réflexe de soumission: «Pourquoi trahir, par une lâche obéissance, la société blessée dans un de ses membres, et ma famille dont je suis l'unique support» (p. 458). Il se soumet finalement car la violence est toujours condamnable, inefficace aussi: «la seule idée d'un meurtre me contient et me désarme [...] N'imitons pas nos tyrans, et respectons l'humanité; ne vous souillez point d'un assassinat qui me serait inutile; l'ordre serait confié à d'autres mains» (p. 460). Il faut privilégier d'autres moyens.

C'est ainsi que Verneuil fils négocie avec l'exempt pour obtenir qu'il surseoie à l'exécution d'un ordre manifestement illégal, ou qu'à défaut il ferme les yeux sur la substitution de personnes (Bazile prenant la place de Charles en prison). Un bon compromis, que l'exempt accepte car il ne sait plus à qui se fier. Si sa liberté et sa fortune dépendent aujourd'hui de Préval, qu'en sera-t-il demain ?

D'une façon plus générale, les partisans des Lumières sont persuadés que le Vice rend malgré lui hommage à la Vertu, que la Vérité s'impose à tous quand elle se dévoile, et que le spectacle du Bien confond le Mal dont la défaite est assurée. Face à Charles, qui se dresse soudain devant lui comme un remords, Préval, indiquent les didascalies, est «anéanti». Il ne peut soutenir le spectacle de l'innocence bafouée: «Tu baisses la vue, tu n'oses me fixer? L'opprimé fut toujours le spectacle le plus effrayant pour l'œil de l'oppresser... tu te tais... tu frémis...» (p. 467)⁸. On aurait pu croire qu'un libertin aussi endurci ferait meilleure figure, mais malgré son cynisme il est

(8) La rhétorique de la vertu s'impose dans le drame bourgeois, et particulièrement dans le théâtre de Pigault-Lebrun. La Vertu est un «actant» essentiel dont le dramaturge ne saurait se passer. C'est ainsi – un exemple parmi tant d'autres – que la Comtesse confond Verville dans *L'Orpheline*: «Vous souriez, monsieur? Le rire amer du vice est

sans force, quand il a perdu son masque, et qu'il est combattu par la nature et la probité». Et quand Verville lui demande de quel droit elle lui fait la leçon, la Comtesse réplique: «Mes droits sont ceux qu'aura toujours la vertu d'en imposer au vice» (IX, p. 284).

convaincu de sa culpabilité. De même, Verneuil père ne peut soutenir le spectacle de la violence qu'il a involontairement provoquée. «Voyez mon père, – lui dit Charles, – et repentez-vous» (p. 469). Il suffit, nous l'avons dit, de donner à voir et à entendre, de prendre le ciel et le monde à témoin de sa juste cause pour l'emporter. Verneuil fils court chez le ministre. Il ne sait s'il est complice ou non de Préval, mais qu'importe! il ne doute pas du succès de sa démarche: «je lui découvrirai des attentats que sans doute il ignore; il en frémira, s'il est vertueux: s'il ne l'est pas, je le forcerai de rendre à la vertu un hommage involontaire, en punissant des excès qu'il aurait dû prévoir ou réprimer» (p. 461). Et, en effet, Verneuil fils sermonne le ministre avec une telle éloquence que celui-ci, faisant amende honorable, se rend à ses raisons sans combat: «J'ai cédé aux marques feintes d'un repentir simulé; ses excuses, ses prières, ne me tromperont plus» (p. 472). Il a péché par indulgence, exerçant son pouvoir avec humanité. Mais il entend punir le coupable et rendre justice aux victimes. L'autorité sort donc intacte de l'épreuve; il n'est pas nécessaire d'en changer.

On comprend que Charles ne se résigne pas à mettre en cause les représentants du pouvoir en place. Il ne supporte pas que Bazile se moque de la façon dont la France est gouvernée (Bazile pourtant ne se montre pas plus subversif dans ses propos que Pigault dans sa préface): «Silence, Bazile, s'il vous plaît. Je respecte tous les dépositaires de l'autorité, et je les estime assez pour croire qu'ils ne seront pas les instruments d'une basse passion, et qu'ils ménageront l'honnête homme qui sait vous résister» (p. 418). L'attitude du ministre confirme ce bel optimisme. Tout rentre dans l'ordre. La Justice et la Vengeance divines et royales poursuivront désormais le Crime de façon inexorable. Ces allégories parlent d'ailleurs le même langage: Préval, à la fin de l'acte III, se félicite de son crime en méchant de mélodrame qu'il est: «c'est un excellent moyen que la persécution, et qui ne manque jamais son effet». Et La Fleur, à la fin de l'acte IV, conseille à son maître de fuir un lieu où règne la Vertu: «Sortons du royaume, monsieur, on nous contraindrait à devenir honnêtes gens» (p. 472).

IV - Le Père en question.

Une difficulté demeure. Pour rétablir la stabilité d'un ordre quelque peu ébranlé, il faut restaurer l'image du Père passablement écornée. Comment dissocier, en effet, Verneuil de Préval, condamner l'un sans réprouver l'autre. Car, d'une certaine façon, leurs sorts sont liés. Sans doute, Préval a-t-il manipulé Verneuil, comme il a (pour nous en tenir à la version officielle) abusé son ministre, mais Verneuil «a consenti à ce projet» malhonnête et violent «dont il ne prévoyait pas les suites», affirme son second fils, comme s'il s'agissait d'une circonstance atténuante. Verneuil avait exigé, en effet, que tout se déroule en douceur et sans éclat. Conseil superflu car il allait de soi qu'une opération aussi illégale devait, pour réussir, s'exécuter discrètement, mais on ne pouvait exclure que les victimes résistent à la force et que le scandale n'éclate. On peut considérer qu'il y a une certaine dose de mauvaise foi et même de lâcheté dans le désaveu que Verneuil inflige à Préval. En fait, en dénonçant la perfidie de ces amis «qui, sous le voile d'un feint attachement, servent leurs propres intérêts, et sacrifient tout à l'égoïsme» (p. 470), Verneuil, consciemment ou non, masque ses propres responsabilités.

Mais il a pour avocats ses propres fils, trop attachés à l'ordre familial pour le compromettre en condamnant leur père. Pour Verneuil fils, son père n'a pas agi de son propre chef: «bon, aimant, [il] s'est rendu aux malignes insinuations d'un homme qu'il connaissait mal» (p. 471). Charles, quant à lui, profondément blessé par la du-

plicité «de ce père cruel qui n'embrassait son fils que pour mieux l'assassiner», avoue qu'il le «respecte encore au moment où il m'ôte la vie» (p. 457). Ce père faillible, vulnérable, qu'il faut défendre et qui a besoin de l'indulgence de ses enfants, n'est plus le souverain redoutable auquel il faut obéir sans discuter. Le père intraitable qu'il rêvait d'être appartient à un modèle désormais dépassé. C'est en vain qu'il présente un visage sévère susceptible d'inspirer le respect et la crainte, il a du mal à cacher ses émotions. Ainsi, après l'entrevue avec Verneuil fils, il avoue: «Il m'en a coûté pour résister à ce jeune homme, pour lui montrer une inflexibilité qui n'est pas dans mon caractère» (p. 428). Lorsque Charles se présente devant lui après bien des années d'absence, portant «des livrées de la misère, manquant de tout peut-être», il s'écrit: «Mon cœur saigne en te revoyant. Je ne peux supporter cet aspect qui me tue» (p. 433). Quelque décision qu'il prenne, il voudrait convaincre son «cher Charles» que son père est son meilleur ami (p. 440). L'internement à quoi il se résout l'inquiète car il pourrait «achever d'aigrir un jeune homme déjà trop violent; me fermer à jamais son cœur» (p. 448). Incapable d'agir par lui-même, il se retire en soupirant: «Laissez-moi renfermer mes larmes, mes combats et mes regrets» (p. 452).

Qu'il est difficile le métier de père! Verneuil qui s'est égaré une première fois par une fermeté excessive, pourrait s'égarer en sens inverse par excès de faiblesse. Mais cet excès lui paraît moins dommageable que l'autre; c'est pourquoi il est résolu à ne plus consulter que son cœur: «si son excessive bonté m'égare, au moins ne me rendra-t-il jamais injuste et tyrannique» (p. 470). Au reste, pour ce qui le concerne, il n'y a pas de contradiction entre ces deux attitudes extrêmes: «Mes enfants, je ne me suis montré trop sévère que par excès d'amour, et c'est ce même amour qui nous réunit tous aujourd'hui» (p. 476).

Charles et Caroline semble illustrer parfaitement la thèse développée par J-C Bonnet:

La nouvelle image du père plus familière, paisible, n'est pas seulement destinée à supplanter une ancienne paternité tyrannique, 'gothique' disait-on alors, elle est utilisée dans un projet militant. Dans sa simplicité domestique, et dépouillé de tout autre attribut, le père privé acquiert un surcroît d'intérêt symbolique, car il en vient à représenter la nature: devant elle s'abolissent les distinctions et les privilèges d'une société d'ordres, ce qui ouvre la perspective d'un monde plus homogène et plus égalitaire. A travers la figure du père, on prétend imposer une éthique universaliste et convertir à un nouvel ordre de choses. Sous son apparence pacifique et par cela même, cette paternité proche et conciliante se révèle, d'une façon moins paradoxale qu'il n'y paraît au premier abord, comme une formidable machine de guerre contre l'ancien régime.

En vérité, Pigault-Lebrun ne se croyait pas si subversif. Ses premières œuvres théâtrales sont au contraire une tentative pour sauver ce qui peut l'être de l'ancien ordre social. Il entretient l'espoir d'une réconciliation des classes sociales sous la tutelle bienveillante d'un roi proche de son peuple, père reconnu et respecté de la nation. Ainsi, en mai 1789, dans *La Joueuse*, il fait l'éloge de Louis XVI, ce «prince vertueux» que la France chérit et que l'Europe admire: «A ses yeux paternels ses sujets sont égaux; | Il respire pour eux, il efface leurs maux; | Il règne par l'amour et par la bienfaisance, | Et c'est sur ses vertus qu'il fonde sa puissance» (Acte II, sc. 8)⁹. Et s'il fustige tel noble corrompu qui trahit ses aïeux et flétrit son «grand nom», c'est pour mieux le ramener à la raison. Aussi bien, sensible aux reproches qu'on lui fait,

(9) Pigault-Lebrun précise en note, dans l'édition de ses œuvres complètes, qu'il se faisait alors

simplement l'écho de l'opinion publique.

ce noble fait amende honorable, redevient un homme estimable, et c'est une comtesse, d'ailleurs, qui lui fait la leçon. Certes, il existe parfois des petits maîtres dont le vice est incurable, comme Verville dans *L'Orpheline* (juin 1789), mais ce sont des exceptions. En septembre 1789, dans *Le Marchand Provençal*, Pigault-Lebrun laisse entendre que ce qui oppose la bourgeoisie à la noblesse c'est ce qu'on appellerait aujourd'hui un manque de communication. A M. de Kersalec qui lui reproche de faire preuve de prévention et d'injustice à son égard, Fabrice, le marchand provençal, avoue: «je n'ai jamais fréquenté la noblesse, et je l'avais jugée sur l'échantillon» (II, 14). Or voilà beau temps que M. de Kersalec, un cadet de Bretagne, exhéredé dès sa naissance, s'est défait de ses «idées gothiques» sans rien renier de ses origines (ceci explique peut-être cela?). A son exemple, Fabrice se défait de ses préjugés, tout en restant fier de sa condition. Sans renoncer à ce qu'ils sont, ils se rejoignent dans un même amour du bien public:

KERSALEC: [...] Je suis gentilhomme, et je n'en suis pas fâché; mais le titre dont je m'honore, dont je suis fier, c'est celui de bon citoyen.

FABRICE: J'estimais mon état, vous me le faites aimer davantage; je haïssais la noblesse, vous me la faites aimer, et je sens en effet que ce titre de citoyen est le lien général de la société, le gage de cette douce égalité qui élève chacun sans abaisser personne, la colonne inébranlable à qui tient la durée des empires (IX, pp. 364-365).

Un mariage entre Mlle de Kersalec et Fabrice scelle l'alliance de la bourgeoisie et de la noblesse, assurant le passage pacifique de l'Ancien Régime au nouveau¹⁰. En 1790, *Charles et Caroline* associe le peuple à cette alliance. Après bien des orages, la famille réunifiée autour du Père symbolise le rassemblement de la nation réconciliée autour de son Roi, célébrant ainsi la Fête de la Fédération.

Une question demeure. Dans son œuvre romanesque, Pigault-Lebrun exalte contradictoirement l'ordre le plus conservateur¹¹ et la liberté la plus anarchique: toute remise en cause de l'autorité, à quelque niveau que ce soit, lui paraît dangereuse et condamnable; mais, inversement, il procède à une critique systématique et radicale des pères et de toutes les institutions qui mettent les individus sous tutelle, aliénant leur liberté. Ces apories, ce sens de la complexité humaine, se perdent au théâtre. Le roman est pour lui le domaine de la fantaisie, de la gratuité artistique; le théâtre relève de la littérature engagée. On ne doute pas à l'époque que le drame joue un rôle important «dans l'émancipation de l'humanité» (La Harpe); certaines pièces se donnent même pour mission d'«accélérer le progrès de la Révolution», ce dont Danton se félicite (cité par M. Carlson, p. 157). Pigault-Lebrun est persuadé que les scènes sentimentales, voire mélodramatiques, toujours édifiantes, ont un effet thérapeutique sur un public riche et blasé. Le théâtre se veut donc école de civisme. C'est pourquoi il faut que le message soit clair, qu'il s'impose avec force. Mais la logique propre du drame bourgeois donne à ce message, en période révolutionnaire, un sens qui échappe à son auteur, qui se retourne même contre la politique de tolérance, de modération, qu'il entend défendre. A la différence du théâtre classique, le drame bourgeois suppose que l'homme est perfectible, amendable. Chez Molière les pères ne changent

(10) *Monsieur Botte*, l'un des romans les plus populaires de Pigault-Lebrun, développe longuement ce thème.

(11) Selon le personnage central de *L'Observateur*, les hommes «sentent la nécessité d'obéir [...] un instinct secret leur dit qu'arracher la clé d'une

voûte, c'est renverser l'édifice, et que, déranger quelques-unes des pièces intermédiaires, c'est menacer la clé» (XVIII, p. 469). *L'Enfant du Carnaval*, déjà, dénonçait avec violence toutes les mesures révolutionnaires, et notamment celles qui ôtaient aux pères l'essentiel de leurs pouvoirs.

pas d'avis, ils s'obstinent dans leurs errements, leurs égoïsmes, leurs erreurs. Il faut l'emporter sur eux, malgré eux, en les trompant, en les ridiculisant. Dans *Charles et Caroline*, au contraire, le père n'est pas vaincu mais convaincu d'adhérer aux valeurs nouvelles. Loin de se renier, il s'accomplit. Mais, pour que l'action se maintienne et rebondisse quand le conflit intérieur se dissipe, il faut un «opposant» extérieur, aussi méchant que les autres sont bons. C'est Bégears, un scélérat, grand machinateur d'intrigues dans *La Mère coupable*, dont on se débarrasse au dénouement: «Homme cruel, sortez de ma maison! L'enfer n'est pas aussi profond que vous!» (V, 7). C'est le comte de Préval dans *Charles et Caroline*. Mais, d'une pièce à l'autre, et surtout d'une époque à l'autre, l'enjeu a changé. Lorsque *Charles et Caroline* est joué au Théâtre de la République en 1793, Pigault-Lebrun ajoute en sous-titre: *Ou les abus de l'Ancien Régime*. Ce qui est en cause, ce n'est plus un individu mais un système, ou plutôt un individu qui renvoie à un système. Le comte de Préval incarne donc, que Pigault-Lebrun le veuille ou non, l'ancien régime condamné. Si dans le drame sentimental il n'y a pas de conflit insoluble, si – guidés par la raison – les protagonistes trouvent toujours une solution à leurs problèmes, à défaut les voies d'un compromis, si la vertu s'impose à l'évidence («Mes yeux sont désillés et je vois la lumière» déclare par exemple le jaloux «corrigé»¹²), cet optimisme a son revers. Le traître de mélodrame reste aveugle aux plus vives clartés. Insensible à la vertu, il est foncièrement mauvais, il faut donc le retrancher de la communauté, à moins qu'il ne s'en exclue lui-même. Il y a donc des êtres irrécupérables, qui risquent de contaminer le corps social tout entier. L'exaltation de la vertu du plus grand nombre a pour complément nécessaire la répression du vice. Involontairement Pigault-Lebrun légitime le règne conjugué de la Terreur et de la Vertu.

AIMÉ GUEDJ

(12) *Le Jaloux corrigé* (IX, p. 76).